



S E R M O N

TRENTÉ-SETTIESME.

COL. III. VERS. VIII. IX.

Verf. V I I I. *Reiettez aussi toutes ces choses, &c. Médisance, parole deshoneste hors de vostre bouche.*

Verf. I X. *Ne mentez point l'un à l'autre.*



EN T R E les avantages qui relevent nôtre nature au dessus de celle des animaux, la parole tient sans doute l'un des premiers rangs : étant, comme elle est, l'interprete de l'entendement, l'image de la pensée, l'instrument de la communication, le lien de la société, l'instruction de l'ignorance, la consolation de l'ennui, la mere & la nourrisse de l'amitié, & la douceur de la vie. Si vous la considerez en elle
mesme,

mesme , que sçaurioit-on se figurer de plus merveilleux, que cette faculté , qui avec vn certain nombre de voix, peu differentes les vnes des autres , represente l'infinie varieté de toutes les choses, qui nous tombent dans l'esprit? & les tirant de cet inaccessible, & impenetrable secret , où nostre ame les conçoit, & les forme au dedans d'elle-mesme , les fait paroistre au dehors, rendant en quelque sorte visible ce qui étoit de tout point inuisible , & corporel ce qui étoit purement spirituel : Je sçai bien que les animaux decouurent les passions, & les mouuemens de leurs ames : la joye , la douleur , la crainte, le desir, par certains cris, qu'ils iettent toutes les fois qu'ils en sont surpris ; ce que nous auons aussi de commun avec eux. Mais il n'y a rien en cela, qui approche de la parole. Car les voix des animaux viennent de la nature mesme ; au lieu que les paroles sont vn ouvrage & vne institution de la raison. Celles-là sont confuses, & inarticulées : celles-ci sont distinctes , & formées avec vn art excellent : Celles là n'expriment que les passions de l'ame : celles-ci representent les pensées de l'entendement.

Mais l'vtilité de la parole n'est pas moindre que sa merueille. Sans elle, les assemblées des hommes ne seroient, que des troupes d'animaux, & leur raison ne leur seruiroit gueres plus, que s'ils n'en avoient point du tout. Au lieu que maintenant la parole nous la montre, & nous la rend vtile, communiquant à plusieurs, & multipliant presque à l'infini ce qui n'étoit que dans vne seule ame. Car comme le cachet imprimela forme, dont il est empreint, dans tous les morceaux de cire, où vous l'appliquez; de mesme la parole se coulant par l'oreille dans les ames de tous ceux, qui l'écoutent, y graue cette image, qu'elle porte avec elle, de la volonté, & de la pensée de celui qui parle. Elle conduit, & soutient les négoces, les traittez, les alliances, les arts, les sciences, & les disciplines des hommes; & est l'ame de leur commerce, & de leur conuersation, & en vn mot de toute leur humanité. C'est par elle, que les grands se font obeïr: c'est par elle, que les petits obtiennent les assistances, dont ils ont besoin; puis que c'est elle qui fait entendre, & les volontez des vns, & les necessitez des autres.

tres. C'est elle, qui lie ensemble les âmes des égaux, & qui découure aux vns, & aux autres ce que chacun d'eux a, ou de raison & de sagesse en lui même, ou de simpatie, & d'averfion avec autrui. Elle répand en quelque sorte les âmes des vns en celles des autres, y versant leurs sentimens, leurs raisonnemens, leurs inventions, & leurs affections. Or comme l'abus des plus excellentes choses est beaucoup plus dangereux, que celui des communes & mediocres; aussi est-il clair, que l'efficace de la parole n'est pas moins pernicieuse, quand on l'applique au mal, qu'utile & salutaire, quand on l'employe au bien. Elle est aussi puissante à perdre, qu'à edifier; à infecter, qu'à guerir; & est également capable de communiquer aux hommes la santé, & la maladie la vie, & la mort, selon les sources, & les intentions, d'où elle est dispensée. La parole étant d'une si grande importance en la vie des hommes, c'est à bon droit que l'Apostre dans la reigle, qu'il nous donne ici de nos mœurs a pris le soin de la nettoyer des vices, dont le peché l'a salie. Il vous peut souvenir, que dans le texte precedant il la repurgeoit des ve-

nins de la médifance, & des ordures contraires à l'honnesteté, nous commandant *de rejeter la mesdisance, & les paroles des-honestes hors de nôtre bouche.* Maintenant afin qu'elle soit pure, & legitime de tout point, & vraiment digne d'une bouche Chreienne, il en ôte aussi le mensonge, la plus honteuse de ses taches, & la plus formellement contraire à son institution naturelle, *Ne mentez point* (dit-il) *l'un à l'autre.* Et parce que dans l'action precedente la brieveté du temps ne nous permit pas de vous dire ce que nous desirions sur les deux premiers vices de la parole, nous en reprendrons maintenant le discours avec vostre permission ; & traiterons, s'il plaist au Seigneur, de tous les trois pechez de la langue, que le saint Apostre nous a ici defendus ; premierement de la médifance ; & puis en second lieu des fautez contraires à l'honnesteté ; & en troisieme lieu du mensonge. Dieu vueille nous conduire en ce discours, & tellement purifier nos leures avec le divin feu de ce charbon celeste, dont il toucha autresfois celles de son Profete, que desormais nos bouches soyent autant de viues sources de benediction,

diction, & d'edification, d'où il ne sorte, que des paroles bonnes, & innocentes, pures & honestes, sinceres & veritables, à sa gloire, & au bien de nos prochains, & à nostre propre salur. Amen.

L'Apôstre dans l'original de ce texte a employé le mot de blaspheme pour signifier ce que nous auons traduit *médifance*. Car encore que ce terme dans nostre langage commun se rapporte aux paroles dites à l'offense de Dieu, quand on lui attribue des choses indignes de sa grandeur, & de sa sainteté, & verité, ou quand on lui denie celles, qui lui appartiennent, ou quand on communique aux creatures ce qui est propre à sa diuinité : si est-ce pourtant qu'en Grec, c'est à dire en la langue, que parole l'Apôstre, le mot de *blasfeme* signifie generalement toute parole offensive, & iniurieuse contre qui que ce soit, ou contre Dieu, ou contre les Anges ou contre les hommes. En effet selon la raison de son origine, ou etimologie, ce mot veut simplement dire ce qui blesse la reputation, ce qui offense l'honneur : comme l'ont remarqué les Grammairiens Grecs. D'où vient, que saint Paul employe ce terme, non ici

seulement, mais ailleurs encore, pour signifier des iniures, & détractions, qui s'adressent proprement à des hommes, & non à Dieu: comme quand il dit en la premiere Epître aux Corinthiens, *Nous sommes blâmés, & nous prions: il y a dans l'original, Nous sommes blasphemés: Et quand il recommande à Tite d'admonester les fideles de ne médire de personne, il y a mot pour mot dans le Grec, de ne blasphemer aucun.* Cette médisance, qu'il bannit en ce lieu si seuerement de la bouche de tous les Chrétiens, est vn vice si cōmun, que personne ne le peut ignorer. Le monde en est plein, & l'Eglise mesme n'en void que trop d'exemples en ceux qui font profession de la cōmunion. Mais afin que nul ne s'y trompe, il ne sera pas hors de propos d'en représenter les principales especes. Car comme la peste n'est pas toute d'une sorte, se treuuant vne grande diuersité dans ses venins, & en la maniere, dont ils attaquent le corps humain; de mesme en est-il de la médisance. C'est vn poison, qui a sous soi plusieurs especes differentes; vn mal qui iette diuerses branches, d'une mesme racine d'amertume. Si vous en

regardez

regardez la forme, l'une frappe à découvert; l'autre donne ses coups en secret; la première iniurie ouvertement, & déchire l'honneur du prochain en sa présence; l'autre se ménage finement, & noircit sa réputation en cachette, avec d'autant plus d'effet, que c'est en lieu, où il ne se trouve personne, qui pare ses coups. Si vous en considerez les causes, & les occasions, les uns y sont poussés par la colère: les autres par la haine: quelques-uns par une sourde envie; la plus part par une secrète malignité de nature. En fin si vous avez égard à leur dessein, les uns le font pour se vanger des offenses, qu'ils croient avoir reçues; les autres pour satisfaire leur mauvaïse humeur: & quelques-uns pour passer seulement le temps. Il se peut bien faire que l'Apôtre ait ici particulièrement entendu la médifance découverte, qui pressée par la violence de la colère, éclate en iniures, puis que c'est nommément de cette passion, qu'il parloit dans les mots précédens. Mais il ne faut pourtant pas s'imaginer, qu'il nous permette aucune des especes de ce mal. Car quelque différence, qu'il y ait au reste, elles ont toutes ceci de commun, qu'elles

offensent le prochain, & lui ôrent ou en tout, ou en partie, le plus précieux de ses biens, qui est la reputation. Si c'est donc pecher mortellement, de ravir à vn homme son argent, ou ses meubles, ou ses terres; Combien est plus grief le crime de celui, qui tâche de lui voler l'honneur, qui est plus à estimer que la vie mesme? A quoi il faut encore ajouter, que les biens se peuvent recouurer, & se recouurer en effet assez souuēt. Mais il est tres-difficile, & ordinairement impossible aux personnes, dont la médifance a violé la reputation, de se remettre d'une telle perte; & si la blessure qu'a fait le médifant, se guerit, ce n'est presque jamais, si biē, ni si entierement, que la cicatrie n'en demeure à toujours. Mais outre la reputation, que la médifance attaque proprement, elle enleue encore le plus souuent, quelques vns des autres biens, qui en dépendent; quelquesfois mesmes jusques à la vie. Car, & l'affection de nos amis, & l'edification, que nous donnons à nos prochains, état des suites de l'estime en laquelle il nous ont: qui ne void que les coups d'une langue médifante nous priuent de l'un & de l'autre de ces biens, en
ruinant

ruinant la bonne opinion, que l'on auoit
 de nous: Que si la personne qui reçoit les
 poisons de la medisance, est puissante, &
 en quelque haute autorité: qui sçauroit
 dire les malheurs, & les funestes effets
 qu'elle cause? Ce fut cette maudite ou-
 vriere, qui ruina autresfois Dauid aupres
 de Saül, & qui attira sur lui vne longue,
 & cruelle persecution. C'est elle, qui tous
 les iours dans les Courts des Princes, &
 dans les familles des particuliers, cause
 mille & mille desordres; qui défait les
 meilleures amitez: qui seme les défian-
 ces: qui allume les haines: qui nouë les
 querelles; qui opprime les innocens: qui
 rend les plus belles vertus hideuses, & les
 plus grandes capacitez suspectes, priuant
 bien souuent l'Etat, & l'Eglise des fruits
 exquis, que l'on eust peu tirer de leur em-
 ploi. Et le Psalmiste pour nous represen-
 ter cette pernicieuse efficace de la médi-
 sance, dit, *queses detractions sont des fleches*
aiguës, tirées par un homme robuste: & des
charbons de geneure: & Salomon son fils;
 compare semblablement le calomnia-
 teur à un marteau, à une espée, & à une fle-
 che aiguë: voulās dire l'un & l'autre, qu'il
 n'y a ni fer, ni feu, ni armes en la nature

Psalm. 110.
 4

Prover.
 25. 18.

Jacq .3.6.
7.

plus dangereuses que la langue d'un médisant. C'est d'elle, qu'il faut proprement entendre ce que l'Apôtre S. Jacques dit de la langue en general, *que c'est un feu, voir un monde d'iniquité, qui souille tout le corps, & enflamme tout le monde, qui a esté créé, & est enflammée de la genne; que c'est un mal qui ne se peut reprimer, & qu'elle est pleine de venin mortel.* Mais laïssant à part les horribles effets, que produit la médianse en toutes les societez des hommes, sa malignité, & son iniustice paroist d'elle mesme. Car au lieu, que le Seigneur nous oblige à considerer les biens, & les perfections, qu'il a mises en ses creatures, & particulièrement dans les hommes, pour les louer, les estimer, & imiter à sa gloire, & à nôtre edification; le médisant ne regarde, que leurs defauts & leurs vices. Et comme les vautours volent par dessus les belles prairies, & les campagnes fleuries, & odoriferantes, & ne s'arrestent, qu'aux voiries, & aux lieux pleins de charognes, & d'infection; & comme les mouches sans toucher aux parties saines du corps, ne se prennent, qu'aux rognés, & aux vlcères; de mesme aussi le médisant, sans regarder seulement ce qu'il y a de beau, & d'heu-

& d'heureux en la vie des hommes, se iette sur ce qu'il y treuve de foible, & de malade. S'il leur est arrivé de broncher (comme cela nous est assez ordinaire dans l'infirmité de nostre nature) c'est là où il s'arreste: c'est là où il se plaist: c'est ce qu'il montre, & qu'il étale volontiers, l'amplifiant, & l'exaggeant avec la retorique infernale. C'est par là, qu'il reconnoist les personnes: c'est par là, qu'il les remarque, & les décrit; cōme les mauvais Peintres, qui ne representent rien plus exactement, que les seings, & les cicatrices des visages, qu'ils peignent, la difformité du nez, la grosseur des lèvres, & autres semblables marques, qu'ils ont ou de leur naissance, ou par quelque accident. La charité couvre les pechez, & les oublie. Le médisant les public, & s'en souvient à jamais, & déterre ce, que l'oubli auoit enseveli, & le remet encore au jour. Il aime les ordures, & ne se paist, que de poisons, & d'immondices. Et pour cét effet il en a tousjours chez lui vne bonne prouision. Sa memoire est vn magasin, ou pour mieux dire vn dégoust, où il ramasse les vilenies, les pechez, & les scandales, non de son voisinage, ou de son

quartier seulement , mais de toute la ville , voire même de tout l'Etat, s'il lui est possible. C'est de ce diabolique tresor, qu'il tire le suiet de ses plus douces pensées , & de ses plus agreables entretiens. Cesont là ses parfums, & ses delices. Mais encore ne se contéte-t-il pas de ramasser, & d'étaler le mal qu'il treuve en ses prochains. Il est si malin, qu'il en feint , & en imagine là même, où il n'y en a point. Il le debite pour vrai, & afin de le persuader aux autres, il colore artificieusement ses fictions , donnant des apparences pour des veritez , & des ombres pour des corps. Il hait si fort le bien, que là où il en voit, il le barbouille, le noircit , & le déguise, & le fait passer pour mal. Et comme le limaçon avec sa vilaine baue salit l'éclat des plus belles fleurs : celui-ci tout de même avec les poisons de sa malignité diffame les plus agreables verrus, & en fait des vices. Il prend la vaillance pour vne temerité , & la patience pour vne stupidité : la justice pour cruauté , & la prudence pour fourberie. Il appelle prodigue celui qui est liberal ; auare, celui qui est ménager. Si vous estes religieux, il ne manquera pas de vous blasmer de super-

superstition. Et si vous estes franc, & genereux, & éloigné de la superstition, il vous accusera d'estre profane. Enfin il n'y a point de vertu, ni de perfection, à qui ce mauuais homme n'ait treuvé vn nom infame, tiré du vice, qui lui est le plus voisin. A cette iniquité il ajoûte le plus souuent vne vilaine, & noire trahison, quand pour faire plus aisément aualer ses poisons, il les sucre méchamment, commençant ses médifances par vne preface de louange, & par vne recommandation affectée de ceux qu'il veut déchirer; protestant d'entrée, qu'il les aime & les respecte; pour nous faire accroire, que ce n'est, que la seule force & euidence de la verité, qui le contraint d'en mal parler. Il baise son homme d'abord, & puis le tuë, comme fit autresfois Ioab à Amasa; & couronne ses victimes, auant que de les assômer. C'est vne fraude, qui ^{2. Sam. 20} pour estre ordinaire, ne laisse pas d'estre ^{9. 10} la plus noire, & la plus maligne, qui se puisse. Apres cela il ne faut pas s'étonner; que Dieu & ses Saints ayent abhorré la médifance, & qu'ils l'ayent par tout traitée, comme l'vn des plus detestables vices, qui soit au monde. Car pour nostre

Seigneur , il la defend formellement à l'ancien Israël, en ces mots: *Tu n'iras point de tractant parmi ton peuple. Tu ne leueras point de faux bruits.* Et quant aux Saints,

Lemitic.

19.16.

Exod. 23.1.

David proteste, qu'il *retrâchera celui qui detracte en secret de son prochain:* & entre

Ps. 101.5.

les cōditions qu'il donne à celui, qui habitera en la montagne de Dieu, il dit no-

Ps. 15.3.

tâment, *qu'il ne detracte point de sa langue & ne leue point de diffamé contre son prochain.* Il maudit cette sorte de gens, &

fait contr'eux des imprecations si arden-

tes dans le Pseaume cent neuuiesme, que nous ne treuons point, qu'il en ait ia-

mais vſé de semblables contre aucune sorte de pecheurs. Et certes à bon droit:

Car en effet il n'y a point de vice plus malin, ni où les marques du diable soient plus expressees. Le profit seduit le larron;

la volupté precipite le paillard, & l'adul-

tere; l'honneur du monde fait pecher le meurtrier. Le médifant ne peur rien alle-

guer de semblable; estant clair; qu'il ne tire aucun fruit de son vice. Il ne lui en

reuient ne honneur ni profit, ni volupté.

Ps. 110.3.

Que te donnera (lui dit le Psalmiste) *& ex-*

quoit'avancera cette langue, qui n'est, que tromperie ? comme s'il disoit, qu'il n'en tirera

tirera nul auantage , & qu'en blessant &
 outrageant les autres il ne gagne rien
 pour soi-mesme. C'est vn peché tout
 crud , que nulle amorce , & nulle tenta-
 tion n'excuse , n'apportant à celui, qui le
 commet, qu'un plaisir de demon , qui ai-
 me le mal à cause de lui-mesme , & ne
 cherche dans le peché autre satisfaction,
 que celle de l'auoir commis. Aussi voyez
 vous , que la detraction , & la calomnie
 est le propre exercice du diable. Dès le
 commencement il médit de Dieu en-
 uers l'homme , lui faisant faussement ac-
 croire , qu'il estoit enuieux de sa perfe-
 ction. Il médit des hommes enuers Dieu,
 accusant méchamment en sa presence
 le seruice , qu'ils lui rendent , d'hypocri-
 sie, & d'impiété , comme vous le voyez
 en l'histoire de Iob. C'est pour cela, qu'il
 circuit la terre, & tracasse incessamment
 çà & là. Il ne prend toute cette pei-
 ne , que pour treuuer de la pâture à sa
 médifance , & pour auoir de quoi ca-
 lomnier. Et c'est avec ce caractère, que
 nous le décrit S. Iean dans l'Apocalypse,
 où il le nomme *l'accusateur de nos freres*, *Apoc. 12.*
qui les accuse nuit & iour deuant nostre ^{10.}
Dieu. Il n'y a donc point de pecheurs,

qui ressemblent mieux à cét esprit impur, & maudit, que les médifans. Leur vice, & le plaisir, qu'ils y prennent, est la vraye, & naïve image de Satan. Certainement l'Apostre a estimé ce peché si horrible, & si contraire à la legitime, & naturelle constitution des hommes, qu'il met expressement la detraction, & la

Rom. I. 30. médifance entre les fruits *du sens repro-*
ué, auquel ont été liurez les Gentils à cause de leur impieté. Et ailleurs il veut, que nous tenions les médifans pour des personnes maudites, & excommuniées, avec qui nous n'ayons aucun commerce, les chassant mesmes de nos tables, comme des harpyes infames, qui souilleroiét nos repas : *le vous écris* (dit-il) *que si*
1. Cor. 5. 21. *quelcun, qui se nomme frere, est médifant,*
vous ne vous mesliez plus avec lui, & ne
1. Cor. 6. 10. *mangiez pas mesme avec un tel.* Et comme il les bannit de nôtre communion en ce siecle, aussi les enroolle-t'il expressement entre ceux, qui en l'autre n'auront nulle part au Royaume de Dieu. Fuyez donc, Freres bien-aimez, fuyez cette mortelle peste. Que les mauuais exemples, & les vaines opinions du monde, qui l'estime, & la careffe, ne vous abusent point. Ce

n'est

n'est pas sur les maximes, ni sur les exemples du siècle, que le Chrétien doit former ses mœurs. Quelque déguisemēt que l'on y apporte , l'on ne sçauroit changer au fonds la nature de ce vice. Les bonnes compagnies, où il se treuve , l'audience, qu'on lui donne, les couleurs dont on le farde, n'empeschent pas qu'après tout ce ne soit cette médifance foudroyée , & maudite par nôtre Seigneur , detestée & interdite par ses saints Ministres, l'image & le caractère de Satan, la fille de l'envie, ou de la haine, ou de la colere , ou de la malignité , la mere des scandales, le fusil de la discorde, le fleau de toutes les societez humaines , & pour fin l'heritiere infallible de l'enfer. Ne vous flattez point médifans. Reconnoissez l'horreur de vôtre vice, & y renoncez de bonne heure; & sçachez qu'autrement vous ne pouvez auoir de part, ni en la grace , ni en la gloire de Iesus Christ. Ne m'alleguez point, que vous ne dites rien , qui ne soit vrai. l'en doute fort : étant difficile qu'une personne médifante fasse quelque conte de ses prochains sans y rien ajoûter du sien. Mais neantmoins supposons, que cela soit , & que les personnes, que

1. Sam. 22.

9.

Marc 14.

58.

vous déchirez, soyent vraiment coupables de toutes les vilenies: que vous leur imputez: Vous vous trompez bien fort, si vous pensez pour cela estre exempt de médifâce. Doëg rapporta à Saül, qu'il auoit veu Dauid chez le Sacrificateur Abimelec; & les Iuifs tesmoignerent, que le Seigneur Iesus auoit dit, qu'il releueroit le temple en trois iours. L'un & l'autre étoit vrai, & neantmoins l'Ecriture condamne & Doëg, & ces Iuifs, comme vrais calomniateurs, & faux tesmoins; & cela à bon droit; par ce que leur dessein en disant ces choses étoit d'offenser la reputation de ceux, dont ils parloient, & de leur nuire. Et en general quiconque dit du mal de son prochain est coupable de médifâce, encore que ce qu'il en dit soit vrai, s'il le dit sans nécessité, en lieu, en temps, à des personnes, où il n'étoit pas besoin de le dire. C'est desia vne faute d'auoir découuert vn mal: veu que la crainte du scandale nous oblige à le cacher: & c'en est encore vne autre de blesser en ce faisant la reputation de celui, qui a peché, étant clair, que si son salut, ou l'edification publique nous y contraint, il ne faut iamais réueiller,

ni

ni remuer telles choses. Ne vous excusez point non-plus , en disant , que ce n'est ni le dessein de nuire à vôtre prochain, ni aucune haine, que vous lui portez, qui vous pousse à en médire : que ce que vous en dites , n'est que par passe-temps, à faute d'autre discours. Misérable, comment le traiteriez vous , si vous le haïssez , puis que n'ayant , comme vous dites , aucune mauuaise volonté contre lui , vous ne laissez pas de le déchirer de la sorte ? Il faut bien, que vostre ame soit infiniment maligne, puis qu'elle fait son passetemps de l'offense d'une personne , que vous ne haïssez point. Comme si l'homme , & encore le Chrétien, n'auoit pas assez de suiet d'employer sa langue à celebret les merueilles de Dieu, & les perfections de ses creatures ; & comme s'il n'y auoit pas beaucoup plus de plaisir à dire du bien, que du mal. Renoncez donc desormais à ce vilain, & infame exercice : & le laissez aux demons , à qui il appartient , & aux plus bas , & plus impurs esprits , qui leur ressemblent. *Reiettez toute médisance hors de vostre bouche, & consacrez vostre langue à la benediction de Dieu , & à l'édifica-*

Matth. 7. 12. tion des hommes. Pensez à cette belle règle, que le Seigneur nous a baillée; *Toutes les choses, que vous voulez, que les hommes vous fassent, faites les leur aussi semblablement.* Il n'y a personne de vous, qui ne tiennne pour vne griue offense, que l'on vous iniurie, ou que l'on médise de vous. Dónez-vous donc garde de traiter ainsi les autres. Copurez leurs defauts, s'ils en ont. Cachez leurs fautes, s'il leur est arriué d'en faire : pensans que vous n'en estes pas exempts non plus, & que vous auez aussi besoin de la charité, dont vous vsez enuers eux. Trauaillez à guerir vos maux plûtôt, qu'à découurir ceux des autres ; & soyez plus soigneux de corriger vos defauts, que curieux d'apprendre, ou de publier les leurs. Cherchez vótre cōtētement en vos propres biens, & non dans les maux d'autrui. Mais comme ce n'est pas assez de ne point dérober : il ne faut non plus receler les larcins d'autrui ; ainsi ne suffit-il pas, mes Freres, de ne point médire nous-mesmes : Il ne faut pas mesme receuoir chez nous les médisances des autres. Gardons nos oreilles, aussi-bien que nos bouches, pures & exemptes de ce venin. Defendons les ab.
sens,

sens, quand on médit d'eux en nôtre présence. Fauorisons leur honneur, & si nous ne le pouuons autrement, tesmoignons au moins des yeux, & du visage, combien les discours de la medisance nous sont importuns. Cela suffit souuent pour la faire taire. Car c'est vn vice si foible, & si honteux de lui-mesme, qu'il ne faut, que le repousser pour l'abbatre. Et c'est ce qu'entend le Sage, quand il dit, que *comme le vent dissipe la pluye : ainsi fait le visage renfrongné la langue, qui detracte en cachette.* Prou. 25.
23.

Mais apres auoir parlé de la medisance, il est temps de venir à l'autre vice, dont l'Apôtre veut ici repurger nos bouches. *Reiettez (dit-il) la parole deshoneste de vos bouches.* C'est vne vilenie si honteuse, qu'elle ne treuve pas mesme lieu dans les mœurs des gens du monde, qui ont tant soit peu d'honesteté, & de gravité. Et ie ne puis assez m'ëtôner de l'extrauagance des anciens Filosofes Stoïciens, qui soutenant la vertu, & l'honesteté quant au reste, permettoient neantmoins à leur sage de dire effrontement, & à découuert les choses les plus deshonestes. Il est certain, que cette licence de

la langue ne peut venir , que de l'ordure du cœur , vne ame chaste & vrayement sainte, ayant toutes les images de la vile-
 nte en horreur. Et comme cette impure-
 té de paroles naist de la corruption ; aussi
 y tend-elle euidemment : infectant les
 sentimens , & les affections de ceux, qui
 les écoutent. Et c'est là qu'il faut particu-
 lierement rapporter le proverbe Grec,
 dont l'Apôtre fait mention ailleurs ; que
 1. Cor. 15. *les mauuais propos , ou les mauuais entre-*
 33. *tiens corrompent les bonnes mœurs.* Car tels
 discours nous portent dans l'esprit de sa-
 les , & vilaines images , qui y étant re-
 ceuës font impression, & se familiarisant
 avec nous , nous ôtent peu à peu l'hor-
 reur, & la honte , que nous deuons auoir
 pour les choses deshonestes. l'en dis au-
 tant du sale , & peruers artifice de ceux,
 qui cachent sous des paroles couuertes,
 & à deux ententes , l'impureté de leurs
 pensées. Car ce sont ces mots-là , qui pe-
 netrent le plus dans l'imagination , &
 y font d'autant plus de mal , que plus
 ils sont couverts , & ingenieux. Et ici
 ie ne puis m'empescher de me plain-
 dre aussi de l'abus de ceux , qui ont
 administré la confession , que l'on
 nomme

nomme auriculaire, entre les Chrétiens, depuis qu'elle y est en vſage. Car ces gēs ſous ombre de ſ'informer de l'eſtat de l'ame de ceux. qu'ils, confeſſent, leur font ſouuent des queſtions étranges, & contraires à la pudeur. En quoi ils commettent deux fautes: L'une eſt, que contre la deſenſe expreſſe de l'Apoſtre, & en ce lieu, & ailleurs; ils ſe donnent la liberté de dire, d'ouïr des choſes deſhoneſtes; changeant la langue des Miniſtres de Jeſus-Chriſt, qui ne devroit eſtre, que ſaincteté & honeſteté, en vn vaiſſeau d'ordure, & ſon oreille, en vne cloaque publique de toutes les vilenies de la paroiſſe. L'autre eſt, que par telles demandes ils ouurent l'eſprit des perſonnes au vice, & leur mettent très-perilleuſement en la penſée des maux, auxquels elles n'avoient peut eſtre jamais ſongé. Ils en ſont venus ſi auant, que non contents des cachettes, & du ſecret de leurs confeſſionaux, ils ont auſſi publié de gros liures ſur ce ſuiet, que les plus impudens auroient de la pene à lire ſans rougir. Tel eſt entre les autres celui d'un certain Ieſuite Eſpagnol, où il a ramaffé tant d'ordures, quelques-vnes meſmes inouïes

*P. Aure-
lius.*

iufques ici dans le monde, que d'autres Docteurs de la communion Romaine ont eſté forcez de teſmoiger publiquement l'indignation, & l'horreur, que cet infame volume leur a iuſtement cauſée; bien que dailleurs, & l'écrit, & l'auteur ſoient infiniment eſtimez par ceux de ſon ordre. Pour nous, Chers Freres, qui ſommes, non à la verité les *compagnons* (comme ces Meſſieurs là ſe qualifient) mais les ſeruiteurs, & les diſciples du Seigneur Ieſus, formons nos bouches ſur l'exemple de la ſienne tres-ſainte, & ſur les reigles de ſon Apoſtre. Qu'il n'y ait rien en tout noſtre langage, qui ne ſoit honeſte, & graue, conſit avec le ſel de grace; qui ne ſoit digne de l'oreille, non ſeulement des vierges les plus pudiques, mais des Anges meſmes. Car auſſi eſt-ce, pour cet vſage, que le Seigneur nous a donné vne langue; non pour ſouiller les oreilles de nos prochains; non pour leur enſeigner le mal, qu'ils ne ſçauoient pas, ou les obliger à nous découvrir celuy, qu'ils ſçauent; mais bien pour les edifier; pour glorifier le nom de Dieu, pour prononcer ſes merveilles, & pour parler deſ ce ſiecle le langage, que nous parlerons
eternelle

eternellement en cette sainte, & glorieuse Ierusalem d'en haut, où n'entrera nulle impureté, ni souillure.

Reste le troisieme vice, dont l'Apôtre veut repurger nôtre parole, qui est le mensonge, celui de tous, qui à le plus d'étendue, & auquel les hommes se laissent le plus aisément aller; *Ne mentez point* (dit-il) *l'un à l'autre*. La verité est proprement vne correspondance, & vn rapport de nôtre pensée avec son obiet; quand l'image, que nous en formons dans nôtre esprit, est telle qu'est la chose mesme, à qui elle se rapporte; comme quand nous croyons, qu'une chose est, ou qu'elle n'est pas, qui est, ou n'est pas en effet. Mais la verité de la parole, à la quelle est opposé le mensonge, se mesure à nostre pensée, & non à la chose, qui en est l'obiet; c'est à dire que nôtre parole est veritable, quand elle s'accorde, non avec la chose mesme immédiatement, mais avec la pensée, que nous en auons. D'où il arrive assez souuent; que l'homme dit vne chose fausse sans mentir, & qu'au contraire il ment quelquefois, bien que ce qu'il dit soit vrai au fonds; comme quand Iacob disoit, que son fils Ioseph estoit

mort, il ne mentoit pas; pour ce que sa langue en ce qu'il disoit, étoit d'accord avec son cœur, bien que ce qu'il disoit ne fust pas vrai; & au contraire s'il eust dit contre la creance de son ame, que Ioseph eust este viuant, il eust menti, puis qu'il eust parlé contre sa pensée, bien que ce qu'il eust dit en ce cas là, fust vrai au fonds. L'homme estant vne creature raisonnable, est obligé de s'étudier à n'auoir de toutes choses: que des opinions, & des sentimens veritables, & conformes à leur estre, se gardant d'estre surpris, & de tomber en aucune erreur. Mais ce n'est pourtant pas-là proprement le deuoir, que l'Apostre requiert ici de nous; Aussi faut-il auouer, que dans la foiblesse de nos sens, & de nôtre intelligence, & dans cette infinité de fausses apparences, que les choses, où les hommes nous presentent continuellement, il seroit bien difficile, pour ne pas dire impossible, de nous garder de toute erreur, & de n'estre iamaïs deçus en la vie commune. L'Apôtre nous demande vne chose tres-aisée, & tres iuste, que nous ne disions jamais rien, que nous ne croyons vrai, & que dans le commerce, que nous auons avec
les

les hommes, nôtre langage soit sincere, & de bonne foi, sans fraude & sans tromperie, representant naïvement au dehors ce que nous sentons au dedans : & que jamais il ne nous arrive de dire vne chose, & de penser le contraire. L'Ecriture nous apprend en mille lieux, que Dieu hait le mensonge plus que tout autre vice : & le Sage dit expressement, *que les fausses leuvers lui sôt en abomination* Prov. 12. & le Psalmiste entre les autres marques, ^{22.} qu'il donne aux habitans de la montagne de Dieu, c'est à dire aux heritiers du royaume Celeste, y met celle ci toute la premiere, *qu'il cheminent en integrité, & Ps. 15. 2. font ce qui est iuste, & proferent verité, ainsi qu'elle est en leur cœur* Et ailleurs il tranche net, que Dieu fera perir tous ceux, qui pro- ^{Ps. 5. 7.}ferent mensonge En effet S. Iean crie dans son Apocalipse, que la part de tous les menteurs sera dans l'étang ardent de feu, & de souffre. D'où vous voiez, qu'il n'est pas ici question d'un deuoir de bien-seance ^{Apoc. 22.} mais de necessité, auquel nous ne pouvons manquer sans nous perdre. La justice en est claire, que les sages des Payens mesmes l'ont reconnuë : nous laissant dans le leur écrits mille beaux enseigne-

Part. III.

O

mens de la rondeur, simplicité, & verité, que l'homme de bien, & d'honneur doit inuiolablement garder en toute sa vie. Car la parole nous ayant esté donnée par la nature, ou pour mieux dire, par le Seigneur, auteur de la nature, afin de signifier & de declarer à nos prochains ce que nous auons dans le cœur, il est evident, que c'est violer les droits, & l'institution de la nature, que d'en abuser pour signifier ce que nous n'avons pas dans la pensée. Et tous les bons, & francs courages ont ce sentiment tellement imprimé dans leurs ames, qu'ils ne peuvent souffrir les personnes doubles; d'où vient, que le Prince des Poëtes Payens fait dire à son Heros, qu'il ne hait pas moins, que les portes de l'enfer, celui qui dit vne chose, & en cache vne autre dans son cœur. Le mensonge est vn vice d'esclave qui procede, ou de bassesse de courage, ou de mauuaise conscience, ou de vanité. Aussi voyez vous, qu'il est tres-odieux parmi toutes les nations nobles, & ciuiliées; & particulièrement en la nostre, où vous sçavez, qu'il n'y a point d'outrage, qui soit estimé plus grief, & plus sensible, que d'accuser vn homme de mentir.

mentir. Celui qui l'a souffert sans se justifier est tenu pour vn homme perdu d'honneur, non entre les Gendrils-hommes seulement, mais entre ceux-là même, qui sont de la plus basse naissance; ce genereux, & veritable sentiment nous ayant esté laissé de main en main par nos ancestres, que le mensonge est vne infamie, & la marque d'une ame ou méchante, ou vaine, & que celui, qui n'en a point de honte, ne fera conscience de rien; comme au contraire la verité est le fondement de toute vertu, & honnêteté. Mais l'Ecriture nous montre en deux mots ce que nous en devons croire, quand d'un costé elle nomme le diable *pere de mensonge*, & appelle de l'autre part le Seigneur le Dieu de verité, & son Fils eternel la verité mesme; Ce qui rend d'autant plus insupportable la temerité de ceux, qui se disant les compagnons de Iesus, n'ont point de honte de favoriser le mensonge, par la doctrine, qu'ils ont publiée & pratiquée en ces derniers temps, de *sequivoques, & reservations mentales*, qu'ils appellét. Mais vous n'avez pas ainsi ^{Esf. 4. 20} appris Christ: voire si vous l'avez écouté, & si vous avez esté enseigné par lui, ainsi que

la verité est en Iesus. Il hait tout mensonge, & toute obliquité, de quelque façon, que l'on les déguise, & ne veut pas que l'on deshonne sa verité en mendiant de la main de son ennemi, l'aide, dont elle a besoin: c'est à dire qu'il ne veut pas, que l'on emploie la fraude, & la tromperie en sa faueur. Sa prouidence est assez puissante pour la defendre sans cét infame secours. C'est vne maxime de son Apôtre, qu'il ne faut iamais faire de mal, afin que bien en auienne. C'est vn mal, que de mentir, contraire à la loi de Dieu, & aux droits de la nature. Il n'y peut donc auoir de raison, qui nous dispense de le commettre.

Voila, Freres bien aimez, ce que nous auions à vous dire sur ces trois vices, que l'Apostre bannit ici de la bouche des Chrétiens, la medisance, l'impureté, & le mensonge. Obeïssons à sa sainte doctrine; & nous souuenans, que selon saint Jacques *celui-là est homme parfait, qui ne choppe point en parole*; repurgeons soigneusement la nostre de toutes ces ordures: & gouernons tellement nostre langue, qu'elle ne deuise, que de sapience, & ne prononce, que ce qui est droit: & que tous

tous nos discours soient pleins de bonté,
 & d'honesteté, & de verité : afin que le
 Seigneur Iesus, qui est la charité, la pureté,
 & la Verité souveraine, nous recon-
 noisse pour siens ; & apres les combats,
 & les épreuues de ce siecle nous donne
 part vn iour en la paix, & dans les trion-
 fes de l'autre ; nous receuant en la socie-
 té des esprits purs, & saints, qui vivent là
 haut dans les cieux avec lui, pour le benir
 eternellement ; & comme à lui seul vrai
 Dieu avec le Pere, & le S. Esprit appar-
 tient tout honneur, & gloire. Amen.

